

Année B - Noël 2020

À l'époque d'Isaïe, environ 730 années avant la naissance de Jésus, alors que tout le Proche-Orient est envahi par l'Assyrie, alors que Jérusalem tremble en voyant arriver l'envahisseur, Isaïe rassure ses contemporains en leur annonçant la naissance d'un enfant : « *Un enfant nous est né ; un fils nous a été donné !* » Son oracle inattendu –que peut la naissance d'un enfant face au séisme de la violence ? - nous permet d'appréhender ce que représente la Nativité.

Si en effet nous voulons entrer tant soit peu dans le mystère de Noël, nous devons le regarder moins avec nos yeux humains qu'avec le regard de Dieu. Quand Dieu a décidé d'envoyer son Fils parmi les hommes, il n'a pas changé le cours de l'histoire. À l'époque, l'empereur Auguste règne « *sur toute la terre* » et Quirinius gouverne la Syrie. Dieu ne les renverse pas pour y installer son Fils à leur place. Dieu s'est bien inscrit dans l'histoire des hommes mais il n'est pas entré par la grande porte. Dieu s'est inscrit dans l'histoire en y arrivant comme chacun d'entre nous y est entré : par la fragilité d'une naissance, par une venue au monde dans la chair la plus fragile qui soit, celle d'un nourrisson.

Voilà comment Dieu agit. Il ne tire pas les ficelles de l'histoire à la manière du roi d'Assyrie, de l'empereur Auguste et de bien d'autres après eux. Dieu ne gère pas l'histoire des hommes au moyen du pouvoir et de la puissance. Plus tard, quand Jésus sera tenté au désert, il refusera sans ambiguïté un pouvoir temporel qui le rendrait maître de tous les royaumes de la terre.

Dieu se livre sous le signe d'enfant. C'est bien ce qu'annonce l'ange aux bergers : « *voici le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché dans une mangeoire.* » Mais pourquoi est-ce un signe ? Le signe renvoie à une réalité d'un autre ordre, le signe visible renvoie à une réalité invisible. Le signe de l'Incarnation est un enfant, c'est-à-dire un être qui ne parle pas, couché parce qu'un bébé ne marche pas, emmaillotté, parce qu'un nourrisson est prisonnier des autres dont il dépend, couché dans une mangeoire. Pourquoi cette mangeoire, si ce n'est pour dire que cet enfant deviendra le bon pain de l'humanité, celui qui nourrira l'humanité de sa vie ? D'ailleurs, à l'autre extrémité de l'évangile de Luc, les disciples reconnaîtront Jésus « *à la fraction du pain* ».

Dans notre monde, Noël est devenu la fête des enfants. Ce n'est pas faux mais Noël n'est pas nécessairement la fête des enfants au sens où le monde le pense. Quand nous fêtons l'enfance à Noël, nous fêtons Dieu qui se fait faible au milieu des faibles. Et cela a des conséquences pour nous aussi, pour nous qui sommes tous restés plus ou moins des enfants. Fêter Noël, c'est fêter l'enfance de chacun d'entre nous, parce que chacun d'entre nous est par sa faiblesse le lieu de la révélation de Dieu. Vous savez, ce n'est pas pour rien que Jésus nous a dit que le royaume des cieux est à ceux qui sont comme des enfants (Mt 19,14). Noël est ce moment où Dieu nous appelle à devenir comme des enfants, parce que notre pauvreté est le lieu où Dieu fait resplendir sa propre lumière. Il est vrai que nous sommes « *les habitants du pays de l'ombre* » mais il faut ces ténèbres pour que resplendisse la lumière, celle qui nous vient de Dieu.

D'hier à aujourd'hui, l'histoire se renouvelle : la violence ne diminue pas -il suffit de lire l'actualité- et l'humanité connaît toujours des épidémies. L'espérance ne vient pas des puissants mais toujours d'un enfant : celui de Bethléem, qui nous invite à reconnaître que la naissance est le premier et le dernier mot de la vie, car la mort elle-même est une naissance. Et c'est déjà chaque jour qu'il nous faut naître à nouveau et vivre dans l'espérance.